

LES SAINTES RELIQUES

SOMMAIRE

L'Évangile tel qu'il m'a été révélé

Tome 6

Ch.382.7 Promesse esquissée concernant la face du Rédempteur

Tome 10

Ch.604.31 Le couronnement d'épines
Ch.605.5-6 A Gethsemani, Judas découvre le manteau taché de sang de Jésus
Ch.608.9 Rencontre avec Véronique sur le chemin de croix
Ch.609.2 Le dévêtement et le voile maternel
Ch.609.12 Le Saint Suaire
Ch.609.31 Les instruments du supplice (clous, couronne, éponge...)
Ch.610.15 L'embaumement du corps de Jésus
Ch.611.12 Marie souhaite que Jean demande la lance au centurion
Ch.612.16 « Montre-moi de nouveau ton visage ! »
Ch.612.19, p.189 Le voile de Véronique, signe demandé par Marie
Ch.612.25, p.194 Marie ne regarde que le visage de son Fils
Ch.613.4-6, p.198 Blessures liées à la Couronne
Ch.613.7, p.200 L'agent chimique à l'origine du miracle du saint Suaire
Ch.614.7, p.211 Longinus apporte le fer de la lance
Ch.614.8 Jean repart à la recherche du manteau de Jésus
Ch.615.5 Jean a retrouvé le manteau de l'agonie
Ch.616.10 Marie reste seule à prier devant la Sainte Face
Ch.637.7, p.447 Jésus au sujet du voile et du linceul
Ch.640.2 Présence des Reliques à la Pentecôte
Ch.641.3 Vénération des Reliques lors d'une messe célébrée par Pierre
Ch.643.7 Marie aimerait avoir les linges du tombeau
Ch.644.4/9 Saint Suaire
Ch.644, p.494 Les deux linceuls
Ch.649.1 Marie referme le coffre de ses souvenirs des des reliques
Ch.649.10 Marie confie le précieux coffre à Jean
Ch.650.7 Jean recueille les objets de Marie
Ch.650.9 Les reliques de Marie sont enfermées dans le coffre

L'Évangile tel qu'il m'a été révélé

TOME 6

Chapitre 382.7

Promesse esquissée concernant la face du Rédempteur

[Juste un an avant sa Passion, Jésus et les Douze sont de passage dans la maison de Nickê. Après le souper, Jésus dialogue avec Nickê. Il lui confie la mission de ravitailler Eli, un essénien nouvellement converti, qui vit en ermite près de Jéricho.]

Jésus est assis bien droit sur un siège de pierre contre la maison. La femme est debout, devant lui, dans une attitude d'attention respectueuse. Jésus doit terminer un entretien déjà commencé. Il dit :

« Oui, c'est une bonne observation. Mais j'étais certain que l'aide du Seigneur ne ferait pas défaut au pénitent, ou plutôt à celui " qui allait renaître ". Pendant que nous dînions et que tu interrogeais tout en servant, je pensais que cette aide, ce serait toi. Tu as dit : " Je ne peux te suivre que pendant de courtes périodes, parce qu'il me faut surveiller la maison et la nouvelle domesticité. " Et tu le regrettais, en ajoutant que, si tu avais su que tu me trouverais si vite, tu n'aurais pas fait cette acquisition qui te retient. Tu vois qu'elle a été utile pour recevoir les évangélistes. Elle est donc bonne. Mais tu peux apporter encore ton aide... en attendant de servir parfaitement ton Seigneur. Je te demande une faveur, pour l'amour de cette âme qui est en train de renaître, qui est pleine de bonne volonté, mais qui est très faible. L'excès de pénitence pourrait l'angoisser et Satan pourrait utiliser cette angoisse.

- Que dois-je faire, mon Seigneur ?

- Aller là-bas, à chaque lune, comme si c'était un rite. C'en est un : c'est un rite d'amour fraternel. Tu iras à Carit et, en montant par le sentier parmi les ronces, tu appelleras : " Elie ! Elie ! " Il apparaîtra, tout étonné, et tu le salueras ainsi : " Paix à toi, frère, au nom de Jésus le Nazaréen. " Tu lui apporteras autant de pains biscuités qu'il y a de jours dans une lune. Pas plus en été. A partir de la fête des Tentés, tu joindras aux pains quatre logs d'huile chaque

mois. A la fête des Tentés, tu lui apporteras une peau de chèvre, lourde et ne prenant pas l'eau, et une couverture. Rien d'autre.

- Et pas un mot ?

- Le strict nécessaire. Il te demandera de mes nouvelles. Tu diras ce que tu sais. Il te confiera ses doutes, ses espoirs, et ce qui l'accablent. Tu répondras ce que ta foi et ta pitié t'inspireront. Son sacrifice ne durera pas longtemps, d'ailleurs... Pas même douze lunes... Veux-tu faire preuve de pitié envers moi et envers ce pénitent ?

- Oui, mon Seigneur... 382.7 Mais pourquoi es-tu si triste ?

- Et toi, pourquoi pleures-tu ?

- Parce que je sens dans tes paroles un présage de mort... te perdrai-je si tôt, mon Seigneur ? »

Nikê pleure dans son voile.

« Ne pleure pas ! Ce sera une telle paix pour moi ensuite.... Plus de haine, plus de pièges, plus toute cette... horreur du péché sur moi, autour de moi, plus de contacts atroces... Ne pleure pas, Nikê ! Ton Sauveur sera en paix. Il sera victorieux...

- Mais avant... mais avant... Avec mon mari, nous lisions toujours les prophètes... Et nous tremblions d'horreur à cause des paroles de David et d'Isaïe... Mais vraiment, vraiment, en sera-t-il ainsi de toi ?

- Cela et davantage encore...

- Oh !... Qui te réconfortera ? Qui te fera mourir avec... espoir encore ?

- L'amour des disciples et spécialement des femmes fidèles.

- Le mien aussi, alors. Car, à aucun prix, je ne serai loin de mon Rédempteur. Seulement... oh, Seigneur ! Exige de moi n'importe quelle pénitence, n'importe quel sacrifice, mais donne-moi un courage viril à cette heure-là. Quand tu seras " comme une terre desséchée ", " la langue attachée au palais " à cause de la soif, quand tu auras l'air d'un " lépreux qui se couvre le visage ", fais que je reconnaisse en toi le Roi des rois, et que je vienne à ton secours en servante dévouée. Ne me cache pas ton visage torturé, mon Dieu ! Mais permets-moi de me délecter comme maintenant de la splendeur de ta face, ô Etoile du matin, et fais que je puisse te regarder alors et que, ce jour-là, ton visage s'imprime dans mon cœur, que la douleur aura rendu, comme le tien, aussi mou que cire... »

Nikê est maintenant à genoux, presque prosternée, en larmes, et de temps à autre, elle lève la tête pour regarder son Seigneur, pureté de chair sous la pureté de la lune, sur le sombre arrière-fond du mur.

« Tu auras tout cela. Et moi, j'aurai ta pitié. Elle montera avec moi sur mon gibet et de là, avec moi au Ciel. Ce sera ta couronne pour l'éternité. Les anges et les hommes feront de toi le plus bel éloge : " A l'heure du malheur, du péché, du doute, elle fut fidèle, elle n'a pas péché et elle est venue au secours de son Seigneur. " Lève-toi, femme, et sois bénie dès maintenant et pour toujours. »

Il lui impose les mains alors qu'elle est en train de se lever, puis ils rentrent dans la maison silencieuse pour le repos de la nuit.

L'Évangile tel qu'il m'a été révélé

TOME 10

Chapitre 604.31

Le couronnement d'épines

On Lui lie de nouveau les mains, et la corde revient scier là où il y a déjà un rouge bracelet de peau écorchée.

"Et maintenant ? Qu'en faisons-nous ? Moi, je m'ennuie !"

"Attends. Les juifs veulent un roi, nous allons le leur donner. Celui-là..." dit un soldat.

Et il court dehors, certainement dans une cour qui se trouve derrière, d'où il revient avec un fagot de branches d'aubépine sauvage. Elles sont encore flexibles car le printemps garde les branches relativement souples, mais bien dures avec leurs épines longues et pointues. Avec leur dague ils enlèvent les feuilles et les fleurettes, ils plient les branches en forme de cercle et les enfoncent sur la pauvre tête. Mais la couronne barbare Lui retombe sur le cou.

"Elle ne tient pas. Plus étroite. Enlève-la."

Ils l'enlèvent et griffent les joues en risquant de l'aveugler et arrachent ses cheveux en le faisant. Ils la resserrent. Maintenant elle est trop étroite et bien qu'ils l'enfoncent en faisant pénétrer les épines dans la tête, elle menace de tomber. Ils l'enlèvent de nouveau en

Lui arrachant d'autres cheveux. Ils la modifient de nouveau. Maintenant, elle va bien. Par devant un triple cordon épineux. En arrière, là où les extrémités des branches se croisent, c'est un vrai nœud d'épines qui entrent dans la nuque.

"Vois-tu comme tu es bien ? Bronze naturel et vrais rubis. Regarde-toi, ô roi, dans ma cuirasse" bougonne celui qui a eu l'idée du supplice.

"La couronne ne suffit pas pour faire un roi. Il faut la pourpre et le sceptre. Dans l'écurie il y a un roseau et aux ordures une chlamyde rouge. Prends-les, Cornélius."

Et quand ils les ont, ils mettent le sale chiffon rouge sur les épaules de Jésus. Avant de mettre dans ses mains le roseau, ils Lui en donnent des coups sur la tête en s'inclinant et en saluant : "Salut, roi des juifs" et ils se tordent de rire.

Chapitre 605.5-6

A Gethsémani, Judas découvre le manteau taché de sang de Jésus

Il marche. Il retrouve la trace du feu allumé par Pierre au pied d'un olivier, mais il ne sait pas que c'est Pierre qui l'a fait et croit que Jésus était là. Il crie : "Allez ! Allez !" et avec les deux mains tendues en avant, il paraît repousser un fantôme qui le tourmente. Il s'échappe et va finir justement contre le rocher de l'Agonie.

Maintenant l'aube est nette et permet de bien voir et tout de suite. **Judas voit le manteau de Jésus laissé plié sur le rocher. Il le reconnaît. Il veut le toucher. Il a peur. Il allonge la main et la retire. Il veut. Il ne veut pas. Mais ce manteau le fascine. Il gémit : "Non ! Non !" Puis il dit :**

"Oui, par Satan ! Oui, je veux le toucher. Je n'ai pas peur ! Je n'ai pas peur !"

Il dit qu'il n'a pas peur, mais la terreur lui fait claquer des dents, et le bruit que fait au-dessus de sa tête une branche d'olivier remuée par le vent et qui heurte un tronc voisin, le fait crier de nouveau. Pourtant il fait un effort et saisit le manteau. Et il rit. Un rire de fou, de démon. Un rire hystérique, saccadé, lugubre, qui n'en finit pas, car il a vaincu sa peur, et il le dit :

"Tu ne me fais pas peur, Christ. Plus peur. J'avais si grand peur de Toi car je te croyais Dieu et fort. Maintenant tu ne me fais plus peur, car tu n'es pas Dieu. Tu es un pauvre fou, un faible. Tu n'as pas su te défendre. Tu ne m'as pas réduit en cendres, comme tu n'as pas lu dans mon cœur la trahison. Mes peurs !... Quel sot ! Quand tu parlais, même hier soir, je

croyais que tu savais. Tu ne savais rien. C'était ma peur qui donnait un sens prophétique à tes paroles toutes ordinaires. Tu n'es rien. Tu t'es laissé vendre, indiquer, prendre comme une souris dans son trou. Ta puissance ! Ton origine ! Ah ! Ah ! Ah ! Bouffon ! Le fort, c'est Satan ! Plus fort que Toi. Il t'a vaincu ! Ah ! Ah ! Ah ! Le Prophète ! Le Messie ! Le Roi d'Israël ! Et tu m'as assujetti pendant trois années ! Avec la peur toujours au cœur ! Et je devais mentir pour te tromper avec finesse quand je voulais jouir de la vie ! Mais même si j'avais volé et fornicqué sans toute l'astuce que je mettais en œuvre, tu ne m'aurais rien fait.

Poltron ! Fou ! Lâche ! Tiens ! Tiens ! Tiens ! J'ai eu tort de ne pas te faire à Toi ce que je fais à ton manteau pour me venger du temps où tu m'as tenu esclave par la peur. Peur d'un lapin !... Tiens ! Tiens ! Tiens !"

À chaque "tiens !" il cherche à mordre et à déchirer l'étoffe du manteau. Il le chiffonne dans ses mains. Mais en le faisant, il l'ouvre et apparaissent les taches qui l'humectent. La furie de Judas s'arrête. Il fixe ces taches. Il les touche, il les flaire. C'est du sang... Il le déplie. Elle est bien visible l'empreinte laissée par les deux mains tachées de sang quand il appuyait l'étoffe sur son visage.

"Ah !... Du sang ! Du sang ! Le sien... Non !"

Judas laisse tomber le manteau et regarde autour de lui.

Chapitre 608.9

Sur le Chemin de Croix, Jésus rencontre les femmes de Jérusalem : Jeanne offre à boire à Jésus. Une autre lui présente un linge.

Elles s'approchent de Jésus en pleurant et s'agenouillent à ses pieds pendant que Lui s'arrête haletant... et pourtant il sait encore sourire à ces pieuses femmes et à l'homme qui les escorte qui se découvre pour montrer qu'il est Jonathas. Mais celui-ci, les gardes ne le font pas passer, seulement les femmes. L'une d'elles est Jeanne de Kouza. Elle est plus défaite que quand elle était mourante [5]. De rouge, elle n'a que les traces de ses pleurs et puis c'est tout un visage de neige avec ses doux yeux noirs qui, ainsi brouillés comme ils le sont, sont devenus d'un violet foncé comme certaines fleurs. Elle a dans les mains une amphore d'argent et l'offre à Jésus, mais Lui refuse. D'ailleurs son essoufflement est si

grand qu'il ne pourrait même pas boire. De la main gauche, il s'essuie la sueur et le sang qui Lui tombe dans les yeux, qui, coulant le long de ses joues rouges et de son cou par les veines

Le voile de Véronique

Une autre femme, qui a près d'elle une jeune servante avec un coffret dans les bras, l'ouvre, en tire un linge de lin très blanc, carré, et l'offre au Rédempteur. Il l'accepte et comme il ne peut avec une seule main le faire par Lui-même, la femme pleine de pitié l'aide, en faisant attention de ne pas heurter la couronne, à le poser sur son visage. Jésus presse le linge frais sur son pauvre visage et l'y tient comme s'il trouvait un grand réconfort. Puis il rend le linge et parle :

"Merci Jeanne, merci Nikê... Sarah... Marcella... Élise... Lidia... Anne... Valeria... et toi... Mais... ne pleurez pas... sur Moi... filles de... Jérusalem... mais sur les péchés... les vôtres et ceux... de votre ville... Bénis... Jeanne... de n'avoir...plus d'enfants... Vois... c'est une pitié de Dieu... de ne pas... de ne pas avoir d'enfants... car... ils souffrent de... cela. Et toi aussi... Élisabeth... Mieux... comme cela a été... que parmi les déicides... Et vous... mères... pleurez sur... vos fils, car... cette heure ne passera pas... sans châtement... Et quel châtement, s'il en est ainsi pour... l'Innocent...

Chapitre 609.2

Le dévêtement et le voile maternel

Les bourreaux offrent aux condamnés trois loques pour qu'ils se les attachent à l'aîne, et les larrons les prennent avec les plus horribles blasphèmes. Jésus, qui se déshabille lentement à cause de la douleur des blessures, la refuse.

Il pense peut-être garder les courtes culottes qu'il a gardées même dans la flagellation. Mais quand on Lui dit de les enlever, il tend la main pour mendier le chiffon aux bourreaux pour cacher sa nudité. C'est vraiment l'Anéanti jusqu'à devoir demander un chiffon aux criminels.

Mais Marie a vu et elle a enlevé le long et fin linge blanc qui lui voile la tête sous le manteau foncé et dans lequel elle a déjà versé tant de pleurs. Elle l'enlève sans faire tomber le manteau, le donne à Jean pour qu'il le présente à Longinus pour son Fils. Le centurion prend le voile sans difficulté. Quand Jésus va se déshabiller complètement, en se tournant non vers la foule mais vers le côté où il n'y a personne, montrant ainsi son dos sillonné de bleus et des

ampoules saignant par les blessures ouvertes ou les croûtes sombres, Longinus Lui présente le voile maternel. Jésus le reconnaît. Il s'en enveloppe en lui faisant faire plusieurs fois le tour du bassin en le fixant bien pour qu'il ne tombe pas... Et sur le lin baigné seulement jusqu'alors de pleurs, tombent les premières gouttes de sang, car de nombreuses blessures à peine couvertes de sang coagulé, quand il se baisse pour enlever ses sandales et déposer ses vêtements, se sont rouvertes, et le sang recommence à couler.

Chapitre 609.12

Le visage de Jésus à la crucifixion

Le visage a déjà l'aspect que nous voyons dans les photographies du Linceul, avec le nez dévié et gonflé d'un côté, et même le fait de tenir l'œil droit presque fermé, à cause de l'enflure qui existe de ce côté, augmente la ressemblance. La bouche, au contraire, est ouverte, avec sa blessure sur la lèvre supérieure désormais réduite à une croûte.

(...) La couronne d'épines l'empêche de s'appuyer au tronc de la croix pour aider la suspension par les bras et soulager les pieds.

Chapitre 609.31

Le corps de Jésus descendu de la croix est transféré au tombeau. Les femmes ont récupéré les outils du supplice (clous, couronne, éponge

609.31 - Nicodème et Joseph reviennent rapidement, en disant qu'ils ont la permission de Pilate. Mais Longinus, qui ne s'y fie pas trop, envoie au Proconsul un soldat à cheval pour savoir comment il doit faire aussi avec les deux larrons. Le soldat va et revient au galop avec l'ordre de remettre Jésus et de briser les jambes des autres, par volonté des juifs.

Longinus appelle les quatre bourreaux, qui se sont lâchement accroupis sous le rocher et sont encore terrorisés par l'événement, et ordonne que les deux larrons soient achevés à coups de massue. La chose arrive sans protestations pour Dismas, auquel le coup de massue déferrée au cœur après avoir frappé les genoux, brise à moitié sur ses lèvres le nom de Jésus, dans un râle. Pour l'autre larron, c'est avec des malédictions horribles. Leur râle est lugubre.

Les quatre bourreaux voudraient aussi s'occuper de Jésus pour le détacher de la croix, mais Joseph et Nicodème ne le permettent pas.

Joseph aussi enlève son manteau et dit à Jean de l'imiter et de tenir les échelles pendant

qu'eux montent avec des leviers et des tenailles.

Marie s'est levée tremblante, soutenue par les femmes, et s'approche de la croix.

Pendant ce temps, les soldats s'en vont, leur besogne terminée. Longinus, avant de descendre au-delà de la place inférieure, se tourne du haut de son cheval pour regarder Marie et le Crucifié. Puis le bruit des sabots résonne sur les pierres et celui des armes contre les cuirasses, et il s'éloigne de plus en plus.

La paume gauche est déclouée. Le bras retombe le long du Corps qui maintenant pend à demi détaché. Ils disent à Jean de monter lui aussi, en laissant les échelles aux femmes.

Jean, monté sur l'échelle où était d'abord Nicodème, passe le bras de Jésus autour de son cou et le tient ainsi, tout abandonné sur son épaule, en l'enlaçant par son bras à la taille et il le tient par la pointe des doigts pour ne pas heurter l'horrible déchirure de la main gauche, qui est presque ouverte. Quand les pieds sont décloués, Jean a beaucoup de mal à tenir et soutenir le Corps de son Maître entre la croix et son propre corps.

Marie se place déjà au pied de la croix, assise en lui tournant le dos, prête à recevoir son Jésus sur ses genoux.

Mais le plus difficile c'est de déclouer le bras droit. Malgré tous les efforts de Jean, le Corps pend complètement en avant et la tête du clou est profondément enfoncée dans la chair, et comme ils ne voudraient pas le blesser davantage, les deux hommes compatissants peinent beaucoup. Finalement ils saisissent le clou avec les tenailles et le sortent tout doucement.

Jean tient toujours Jésus par les aisselles, avec la tête renversée sur son épaule, pendant que Nicodème et Joseph le saisissent l'un aux cuisses, l'autre aux genoux, et le descendent avec précaution en le tenant ainsi par les échelles.

■ 609.33 - Arrivés à terre, ils voudraient retendre sur le drap qu'ils ont placé sur leurs manteaux, mais Marie le veut. Elle a ouvert son manteau en le laissant pendre d'un côté et écarte les genoux pour faire un berceau à son Jésus.

Pendant que les disciples tournent pour lui donner son Fils, la tête couronnée retombe en arrière et les bras pendent vers la terre et frotteraient le sol avec les mains blessées si la pitié des pieuses femmes ne les tenaient pas pour l'empêcher.

Maintenant il est sur les genoux de sa Mère... Il semble un grand enfant fatigué qui dort pelotonné sur les genoux maternels. Marie le tient avec le bras droit qu'elle a passé derrière

les épaules de son Fils et le gauche qu'elle a passé au-dessus de l'abdomen pour le soutenir aux anches. La tête est sur l'épaule maternelle. Elle l'appelle... l'appelle de sa voix déchirante. Puis elle le détache de son épaule et le caresse avec sa main gauche, prend et étend les mains et avant de les croiser elle les baise, et pleure sur les blessures. Puis elle caresse les joues, spécialement là où il y a des bleus et de l'enflure, elle baise les yeux enfoncés, la bouche restée légèrement tordue vers la droite et entrouverte.

Elle voudrait remettre en ordre ses cheveux, comme elle l'a fait pour la barbe souillée de sang mais, en le faisant, elle rencontre les épines. Elle se pique pour enlever cette couronne et veut que ce soit elle qui le fasse, avec la seule main qu'elle a de libre et elle repousse tout le monde en disant :

"Non ! Non ! Moi ! Moi !"

On dirait qu'elle a entre ses doigts la tendre tête d'un nouveau-né tant elle le fait avec délicatesse. Et quand elle a pu enlever cette couronne torturante, elle se penche pour soigner par ses baisers toutes les éraflures des épines. De sa main tremblante elle sépare les cheveux en désordre, les remet en ordre, elle pleure et elle parle tout doucement.

Avec ses doigts elle essuie les larmes qui tombent sur les pauvres chairs glacées et couvertes de sang, et elle pense les nettoyer avec ses larmes et avec son voile qui est encore autour des reins de Jésus. Elle en tire à elle une extrémité et se met à nettoyer et à essuyer les membres saints. Elle ne cesse de Lui caresser le visage, et puis les mains, et puis les genoux couverts de contusions, et puis elle remonte pour essuyer le Corps sur lequel tombent ses nombreuses larmes.

C'est en le faisant que sa main rencontre l'ouverture du côté. La petite main, couverte d'un linge fin, entre presque toute entière dans le large trou de la blessure. Marie se penche pour voir dans la demi-clarté qui s'est formée, et elle voit. Elle voit le côté ouvert et le cœur de son Fils. Elle crie, alors. Il semble qu'une épée lui ouvre le cœur, à elle aussi. Elle crie, et puis se renverse sur son Fils et paraît morte, elle aussi.

On la secourt, on la réconforte, on veut lui enlever le divin Mort. Elle crie :

"Où, où te mettrai-je ? Dans quel lieu qui soit sûr et digne de Toi ?"

Joseph, tout penché en une inclination respectueuse, la main ouverte appuyée sur sa poitrine, dit :

"Réconforte-toi, Ô Femme ! Mon tombeau est neuf et digne d'un grand. Je le Lui donne. Et

Nicodème, mon ami, a déjà porté au tombeau les aromates que lui veut offrir personnellement. Mais, je t'en prie, puisque le soir approche, laisse-nous faire... C'est la Parascève. Sois bonne, ô Femme sainte !"

Jean aussi et les femmes la prient dans le même sens et Marie laisse enlever de ses genoux son Fils, et elle se lève, angoissée, pendant qu'on l'enveloppe dans le drap, et elle les prie:

"Oh ! faites doucement !"

Nicodème et Jean par les épaules, Joseph par les pieds, soulèvent la Dépouille non seulement enveloppée dans le drap mais étendue aussi sur les manteaux qui font office de brancard, et ils descendent par le chemin.

Marie, soutenue par sa belle-sœur et la Magdeleine, suivie par Marthe, Marie de Zébédée et Suzanne, qui ont ramassé les clous, les tenailles, la couronne, l'éponge et le roseau, descend vers le tombeau.

Chapitre 610.15

L'embaumement du corps de Jésus

Une fois la préparation des bandes achevée, Nicodème et Joseph s'approchent de la table et dénudent Jésus même de son voile. Ils passent une éponge, me semble-t-il, ou un morceau de lin sur les membres en une préparation très rapide des membres qui dégouttent de mille endroits. Puis ils enduisent d'onguents tout le Corps. Ils l'ensevelissent vraiment sous une couche de pommade. Auparavant ils l'ont soulevé pour nettoyer aussi la table de pierre sur laquelle ils posent le linceul, qui pend de la tête du lit. Ils le reposent sur la poitrine, et enduisent tout le dos, les cuisses, les jambes, toute la partie postérieure. Puis ils le tournent délicatement, en faisant attention à ce que ne s'en aille pas la couche de pommade et puis ils font aussi l'onction de la partie antérieure. D'abord le tronc, puis les membres. D'abord les pieds, et en dernier lieu les mains qu'ils joignent sur le bas ventre. La mixture des arômes doit être collante comme de la gomme, car je vois que les mains restent en place alors qu'avant elles glissaient toujours à cause de leur poids de membres morts. Les pieds, non. Ils conservent leur position: l'un plus droit, l'autre plus allongé. Pour finir, la tête. Après l'avoir enduite avec soin, de manière que les traits disparaissent sous la couche d'onguents, ils lient

le menton avec une bande pour maintenir la bouche fermée.

Marie gémit plus fort. Puis ils soulèvent le côté du Linceul qui pend et le replient sur Jésus. Il disparaît sous la grosse toile du linceul. Ce n'est plus qu'une forme couverte par une toile.

Joseph regarde que tout soit bien en place et appuie encore sur le Visage un suaire de lin et d'autres linges, qui ressemblent à de courtes et larges bandes rectangulaires, qui vont de droite à gauche, au-dessus du Corps et tiennent en place le Linceul, bien adhérent au Corps. Ce n'est pas le bandage que l'on voit dans les momies, ni même dans la résurrection de Lazare. C'est un embryon de bandage.

Jésus désormais est annulé. Même sa forme est confondue sous les linges. Cela ressemble à un long paquet de toile, plus étroit aux extrémités et plus large au milieu, appuyé sur la pierre grise. Marie pleure plus fort.

Chapitre 611.12

(De retour au Cénacle)

Marie souhaite que Jean demande la lance au centurion

(Marie parle) « Ces lances ! L'une d'elles a ouvert le cœur de mon Fils ! Laquelle ? Les voir c'est une flèche au cœur... Et pourtant je voudrais les avoir toutes dans ces mains qui tremblent pour voir quelle est celle qui a encore des traces de sang et dire : "C'est celle-là ! Donne-la-moi, soldat ! Donne-la à une mère en souvenir de ta mère lointaine, et je prierai pour elle et pour toi". Et aucun soldat ne la refuserait car eux, les hommes de guerre, ont été les meilleurs devant l'agonie du Fils et de la Mère. Oh ! pourquoi là-haut n'y ai-je pas pensé ? J'étais comme si on m'avait frappé à la tête. Déjà, elle était abrutie par ces coups... Oh ! quels coups ! Qui me permet de ne plus les entendre ici, dans ma pauvre tête ? La lance... Comme je la voudrais !..."

"Nous pouvons la chercher, Mère. Le centurion me paraît très bon avec nous. Je crois qu'il ne la refusera pas. J'irai demain."

"Oui. oui. Jean. Je suis pauvre, je n'ai que peu d'argent, mais je m'en dépouille jusqu'à la dernière pièce pour avoir ce fer ... Oh ! comment j'ai pu ne pas la demander alors ?"

"Marie, ma chérie, personne d'entre nous ne connaissait cette blessure... Quand tu l'as vue, les soldats étaient loin."

"C'est vrai... Je suis abruti par la douleur. Et les vêtements ? Je n'ai rien de Lui ! Je donnerais mon sang pour les avoir..."

Marie verse de nouveau des pleurs désolés.

Chapitre 612.16-17

« **Montre-moi de nouveau ton visage !** »

Reviens, reviens, cher Fils, Fils saint ! Je meurs. Je ne puis me faire à cette désolation qu'est la mienne. Montre-moi de nouveau ton visage. Appelle-moi encore. Je ne puis penser que tu es sans voix, sans regard, dépouille froide et sans vie !

Oh ! Père, secours-moi. Jésus ne m'entend pas ! La Passion n'est-elle pas finie ? Tout n'est-il pas accompli ? Ne suffisent-ils pas ces clous, ces épines, ce sang, ces larmes ? Faut-il encore autre chose pour guérir l'homme ?

Père, je te nomme les instruments de sa douleur et mes pleurs. Mais ceci est ce qu'il y a de moindre. Ce qui l'a fait mourir dans une angoisse surhumaine, a été ton abandon. Ce qui me fait crier, c'est ton abandon. Je ne t'entends plus. Où es-tu, Père saint ? J'étais "*la Pleine de Grâce*". L'Ange l'a dit : "*Salut, Marie, pleine de Grâce, le Seigneur est avec toi, et tu es bénie entre toutes les femmes*".

Chapitre 612.19-20, p.189

Le voile de Véronique, signe demandé par Marie

[Au Cénacle, la nuit du Vendredi Saint. Marie est en prière, dans de longues lamentations]

Un coup résolu à la porte fait sursauter tout le monde. Le maître de maison fuit courageusement. Marie de Zébédée voudrait que son fils le suive et elle pousse Jean vers la cour. Les autres, sauf la Madeleine, se serrent l'une contre l'autre en gémissant. C'est Marie de Magdala qui droite et courageuse va à la porte et demande :

"Qui frappe ?"

Une voix de femme répond :

"C'est **Nikê**. J'ai quelque chose à donner à la Mère. Ouvrez ! Vite. La ronde fait son tour."

Jean, qui s'est dégagé de sa mère et est accouru près de la Madeleine, s'affaire autour des

multiples serrures tous bien en place ce soir. Il ouvre. Nikê entre avec sa servante et un homme musclé qui l'accompagne. On ferme.

"J'ai une chose..." Nikê pleure et ne peut parler...

"Quoi ? Quoi ?"

Ils sont tous près d'elle, curieux.

"Sur le Calvaire... J'ai vu le Sauveur en cet état... J'avais préparé le voile des reins pour qu'il ne se serve pas des chiffons des bourreaux... Mais il était tout en sueur, avec du sang dans les yeux, et j'ai pensé le Lui donner pour qu'il s'essuie. Et Lui l'a fait... Et il m'a rendu le voile. Je ne m'en suis plus servie... Je voulais le garder comme relique avec sa sueur et son sang. Et, voyant l'acharnement des juifs, après un moment, avec Plautina et les autres romaines Lidia et Valeria ensemble, nous avons décidé de revenir, craignant qu'ils nous enlèvent ce voile. Les romaines sont des femmes viriles. Elles nous ont mises au milieu, la servante et moi, et elles nous ont protégées. Il est vrai qu'elles sont une contamination pour Israël... et qu'il est dangereux de toucher Plautina. Mais cela, on y pense par temps calme. Aujourd'hui, ils étaient tous ivres... À la maison, j'ai pleuré... pendant des heures... Puis est venu le tremblement de terre et je me suis évanouie... Revenue à moi, j'ai voulu baiser ce voile et j'ai vu... Oh !... Il y a dessus le visage du Rédempteur !... "

"Fais voir ! Fais voir !"

"Non. D'abord à la Mère. C'est son droit."

"Elle est tellement épuisée ! Elle ne résistera pas..."

"Oh ! ne dites pas cela ! Ce sera pour elle un réconfort, au contraire. Avertissez-la !"

Jean frappe doucement à l'entrée.

"Qui est-ce ?"

"Moi, Mère, Dehors, il y a Nikê... Elle est venue de nuit... Elle t'a apporté un souvenir... un cadeau... Elle espère te réconforter avec cela."

"Oh ! un seul cadeau peut me réconforter ! Le sourire de son Visage..."

"Mère !"

Jean l'entoure de ses bras de peur qu'elle ne tombe et il dit, comme s'il confiait le vrai Nom de Dieu :

"C'est lui. C'est le sourire de son Visage imprimé dans le voile avec lequel Nikê l'a essuyé au Calvaire."

"Oh ! Père ! Dieu Très-Haut ! Fils Saint ! Éternel Amour ! Soyez bénis ! Le signe ! Le signe que je vous ai demandé ! Fais-la, fais-la entrer !"

Marie s'assoit car elle n'est plus maîtresse d'elle-même et, pendant que Jean fait signe aux femmes qui guettent le passage de Nikê, Marie revient à elle.

Nikê entre et s'agenouille à ses pieds avec sa servante près d'elle. Jean debout près de Marie, lui passe le bras derrière les épaules comme pour la soutenir. Nikê ne dit pas un mot, mais elle ouvre le coffre, en tire le voile, le déplie. Et le Visage de Jésus, le Visage vivant de Jésus, le Visage douloureux et pourtant souriant de Jésus, regarde la Mère et lui sourit.

Marie pousse un cri d'amour douloureux et tend les bras. Les femmes lui font écho de l'entrée où elles sont groupées, et l'imitent en s'agenouillant devant le Visage du Sauveur.

Nikê ne trouve pas de parole. Elle passe le voile de ses mains aux mains maternelles, et se penche ensuite pour en baiser le bord. Et puis elle sort à reculons, sans attendre que Marie revienne de son extase.

Elle s'en va... Elle est déjà dehors dans la nuit quand on pense à elle... Il ne reste qu'à fermer la porte comme elle était avant.

Marie est de nouveau seule dans un colloque d'âme avec l'image de son Fils car tous se retirent de nouveau.

Chapitre 612.25, p.194

Marie ne regarde que le visage de son Fils

[Toujours au Cénacle, la nuit du Vendredi Saint. Tandis que les femmes pilent les encens en vue de l'embaumement du corps de Jésus, Jean retourne vers la Mère qui lui montre le voile]

"Mais regarde-le, Jean, comme il est beau même dans sa douleur !"

Marie, les mains jointes, est absorbée en face de la toile qu'elle a étendue contre un coffre en la tendant avec des poids.

"Beau, oui, Mère. Et il te sourit... Ne pleure plus... Déjà plusieurs heures sont passées. Autant de moins pour attendre son retour..."

Cela n'empêche pas Jean de pleurer.

Marie caresse sa joue, mais elle ne regarde que l'image de son Fils. Jean sort, aveuglé par les larmes.

Chapitre 613.4-6, p.198

Les blessures liées à la Couronne d'épines

J'ai fait de ma chair une plaie pour enlever à la vôtre le venin de la sensualité, de l'impudeur, du manque de respect, de l'ambition et de l'admiration pour les corps destinés à retourner à la poussière. Ce n'est pas en rendant un culte à la chair qu'on la rend belle. C'est en s'en détachant qu'on lui donne la beauté éternelle dans le Ciel de Dieu.

Ma tête a subi mille tortures : les coups, le soleil, les hurlements, les épines, pour réparer les fautes que vous commettez par votre intelligence. Orgueil, impatience, caractère insupportable, intolérance pullulent comme des champignons dans votre cerveau. J'en ai fait un organe torturé, enfermé dans un écrin orné de sang, pour réparer tout ce que vos pensées produisent.

La dernière couronne que j'ai voulue, tu l'as vue : la couronne que seul un fou ou un supplicié peut porter. Aucune personne saine d'esprit (humainement parlant) et libre de soi ne saurait se l'imposer. Mais moi, j'ai été juge fou ; surnaturellement, divinement, je l'étais d'ailleurs, en voulant mourir pour vous qui ne m'aimez pas — ou si peu ! —, en voulant mourir pour vaincre en vous le Mal, tout en sachant pertinemment que vous le préférez à Dieu. Et j'étais à la merci de l'homme, son prisonnier, son condamné... moi, Dieu, condamne par l'homme !

De quelle impatience vous faites preuve pour des riens, avec quelle incompatibilité vous vous opposez pour des inepties, quelle intolérance vous montrez à de simples malaises ! Mais regardez donc votre Sauveur. Réfléchissez comme cela devait être irritant, des épines qui s'enfoncent à des endroits toujours différents, s'empêtrent dans les touffes de cheveux, se déplacent continuellement sans laisser la possibilité de bouger la tête, de l'appuyer d'une manière que leur tourment cesse ! Pensez à ce que devaient être pour ma tête torturée, souffrante, fébrile, les hurlements de la foule, les coups sur la tête, le soleil cuisant ! Méditez sur la souffrance que je devais ressentir dans mon pauvre cerveau, qui est allé à l'agonie du vendredi après l'extrême douleur due à l'effort subi le jeudi soir, dans ce pauvre cerveau auquel montait la fièvre de tout mon corps supplicié et des intoxications provoquées par les tortures !

Sur ma tête, ces tortures s'en prirent aussi à mes yeux, à ma bouche, à mon nez, à ma langue. Pour réparer vos regards si friands de se porter vers ce qui est mal en négligeant la recherche de Dieu pour réparer le flot incessant de paroles menteuses, sales ou luxurieuses que vous dites au lieu d'utiliser votre bouche pour prier, enseigner, reconforter. Mon nez et ma langue ont souffert pour réparer votre gourmandise et votre sensualité olfactive : elles vous conduisent à des imperfections qui sont le terrain de fautes plus graves, par exemple votre avidité pour des aliments superflus, sans pitié pour les affamés, des aliments que vous pouvez vous permettre en ayant bien souvent recours à des profits illicites.

Chapitre 613.7, p.200

L'agent chimique à l'origine du miracle du saint Suaire

Tu as vu la couronne de bleus qui entouraient mes reins. Vos scientifiques essaient d'étayer votre incrédulité à propos de cette preuve de ma souffrance qu'est le saint Suaire en expliquant que le sang, la sueur cadavérique et l'urée d'un corps extenué mêlés aux aromates ont pu produire la peinture naturelle de mon corps éteint et supplicié.

Il vaudrait mieux croire sans avoir besoin de tant de preuves. Il vaudrait mieux dire : "Voilà l'œuvre de Dieu" et bénir Dieu qui vous a permis d'avoir la preuve irréfutable de ma crucifixion et des tortures qui l'ont précédée.

Mais puisque vous ne savez plus croire aujourd'hui avec la simplicité d'un enfant, puisque vous avez besoin de preuves scientifiques — pauvres croyants que vous êtes, vous qui ne savez plus tenir debout et marcher sans le soutien de la science ! —, sachez que les cruelles contusions de mes reins ont été l'agent chimique le plus puissant dans le miracle du saint Suaire. Mes reins, presque brisés par les coups de fouet, n'ont plus pu jouer leur rôle. Comme ceux des grands brûlés dans les flammes, ils devinrent incapables de filtrer, de sorte que l'urée s'est accumulée et répandue dans mon sang, dans mon corps. Cela m'a fait souffrir d'une intoxication urémique et a provoqué l'apparition d'un réactif qui, en suant de mon cadavre, a fixé mon empreinte sur le tissu. Mais n'importe quel médecin parmi vous, n'importe quelle personne qui souffre d'urémie, sera en mesure de comprendre quelles souffrances ont dû causer en moi les toxines urémiques, abondantes au point d'être capables de produire une empreinte indélébile.

Chapitre 614.7, p.211

Loginus apporte le fer de la lance

[Le Samedi Saint, au Cénacle]

Loginus entre, et sur le seuil salue à la romaine avec un geste du bras (il a enlevé son manteau) et ensuite vocalement :

"Ave, Domina. Un romain te salue : Mère du genre humain. La vraie Mère. Moi, je n'aurais pas voulu être à... à... à cette chose, mais j'en avais l'ordre. Cependant, si je sers à te donner ce que tu désires, je pardonne au destin de m'avoir choisi pour cette horrible chose. Voici" et il lui donne la lance enveloppée dans un drap rouge, le fer seul, pas la hampe.

Marie la prend en devenant encore plus pâle. Ses lèvres s'effacent à cause de sa pâleur. Il semble que la lance lui fait perdre son sang. Et elle tremble jusqu'avec ses lèvres en disant:

"Qu'il te conduise à Lui, à cause de ta bonté."

"C'était l'unique Juste que j'aie rencontré dans le vaste empire de Rome. Je regrette de ne l'avoir connu que par les paroles de mes compagnons. Maintenant... c'est trop tard !"

"Non, fils. Lui a fini d'évangéliser. Mais son Évangile reste, dans son Église."

"Où est son Église ?"

Loginus est légèrement ironique.

"Elle est ici. Aujourd'hui elle est frappée et dispersée, mais demain elle se réunira comme un arbre qui remet en place sa chevelure après la tempête. Et même s'il n'y avait plus personne, moi j'y suis. Et l'Évangile de Jésus Christ, Fils de Dieu et le mien, est tout entier écrit dans mon cœur. Je n'ai qu'à regarder mon cœur pour pouvoir le répéter."

"Je viendrai. Une religion, qui a pour chef un tel héros, ne peut être que divine. Ave, Domina !" Longinus aussi s'en va.

Marie baise la lance où se trouve encore le Sang de son Fils... Et elle ne veut pas enlever ce Sang, "rubis de Dieu sur la lance cruelle" dit-elle...

Chapitre 614.8

Jean repart à la recherche du manteau de Jésus

Jean revient seulement quand le soleil au zénith dit que c'est midi.

"Mère, je n'ai trouvé personne sauf... Judas de Kériot."

"Où est-il ?"

"Oh ! Mère ! Quelle horreur ! Il est pendu à un olivier, enflé et noir, comme s'il était mort depuis des semaines. Décomposé, horrible... Au-dessus de lui, les vautours, les corbeaux, que sais-je, crient dans des rixes atroces... C'est leur vacarme qui m'a attiré dans cette direction. J'étais sur la route du Mont des Oliviers, et sur un talus j'ai vu ces tourbillons d'oiseaux noirs. J'y suis allé... Pourquoi ? Je ne sais pas, et j'ai vu. Quelle horreur !..."

"Quelle horreur ! Tu dis bien. Mais au-dessus de la Bonté il y a eu la Justice. En effet la Bonté est absente en ce moment... Mais Pierre ! Mais Pierre !... **Jean, j'ai la lance. Mais les vêtements... Longinus n'en a pas parlé.**"

"Mère, j'ai l'intention d'aller au Gethsémani. Lui a été pris sans manteau. Peut-être est-il encore là. Puis j'irai à Béthanie."

"**Va. Va, pour le manteau...** Les autres sont chez Lazare. Ne va donc pas chez Lazare. Pas besoin. Va et reviens ici."

Chapitre 615.5-6

Jean a retrouvé le manteau de l'agonie

On frappe à la porte. Marie d'Alphée sort. Un chuchotement dans le vestibule et puis Jean passe la tête à l'intérieur.

"Jean, tu es revenu ? Encore rien ?"

"Si. Simon Pierre... et le manteau de Jésus... ensemble... Au Gethsémani. Le manteau..." Jean glisse à genoux et dit : "Le voilà... Mais il est tout déchiré et tout plein de sang. Les empreintes des mains sont de Jésus. Seul Lui les avait si longues et si fines. Mais les déchirures viennent de dents. On voit nettement que c'est une bouche d'homme. Je pense que cela a été... que cela a été Judas Iscariote car, près de l'endroit où Simon Pierre a trouvé le manteau, il y avait un morceau du vêtement jaune de Judas. Il est revenu là... ensuite... avant de se tuer. Regarde, Mère."

Marie n'a fait que caresser et baiser le lourd manteau rouge de son Fils, mais pressée par Jean, elle l'ouvre et voit les empreintes de sang, foncées sur la couleur rouge du Sang et les déchirures des dents. Elle tremble et murmure :

"Que de sang !"

Elle paraît ne voir que lui.

"Mère... la terre en est rougie. Simon, qui est accouru là-haut aux premières heures du matin, dit que l'herbe avait encore du sang frais sur les feuilles... Jésus... Je ne sais pas... Il ne me paraissait pas blessé... D'où venait tant de sang ?"

"De son Corps. Dans l'angoisse... Oh ! Jésus-Victime totale ! Oh ! mon Jésus !"

Marie pleure avec tant d'angoisse, avec une lamentation épuisée, que les femmes se présentent à la porte, regardent et puis se retirent.

"Cela, cela alors que tous t'abandonnaient... Vous, que faisiez-vous, pendant que Lui souffrait sa première agonie ?"

"Nous dormions, Mère..."

Jean pleure.

"Simon était là ? Raconte."

"J'étais allé chercher le manteau. J'avais pensé le demander à Jonas et à Marc... Mais ils se sont enfuis. La maison est fermée et tout est à l'abandon. Alors je suis descendu aux murs pour faire toute la route faite jeudi... J'étais tellement las ce soir, et affligé, que je ne pouvais maintenant me rappeler où Jésus avait quitté son manteau. Il me semblait qu'il l'avait et puis qu'il ne l'avait pas..."

À l'endroit de la capture, rien... Où nous étions tous les trois, rien... Je suis allé par le sentier pris par le Maître... Et j'ai cru que Simon Pierre était mort lui aussi, car je l'ai vu là tout blotti contre un rocher. J'ai crié. Il a levé la tête... et je l'ai cru fou tant il était changé. Il a poussé un cri et a cherché à fuir. Mais il titubait, aveuglé par les larmes qu'il avait versées, et je l'ai saisi. Il m'a dit : "Laisse-moi. Je suis un démon. Je l'ai renié, comme Lui disait... et le coq a chanté et Lui m'a regardé. Je me suis enfui... j'ai couru de tous côtés à travers la campagne et puis je me suis trouvé ici. Et tu vois ? Ici **Jéhovah** m'a fait trouver son Sang pour m'accuser. Du sang partout ! Du sang partout ! Sur la roche, sur la terre, sur l'herbe. **C'est moi qui l'ai fait répandre. Comme toi, comme tous. Mais moi, ce Sang, je l'ai renié**". Il me paraissait en délire. J'ai essayé de le calmer et de l'éloigner. Mais il ne voulait pas. Il disait : "**Ici ! Ici ! Pour garder ce Sang et son manteau. Et c'est avec mes larmes que je veux le laver. Quand il n'y aura plus de sang sur l'étoffe, peut-être alors je reviendrai parmi les vivants en me battant la poitrine et en disant : 'J'ai renié le Seigneur'**". Je lui ai dit que tu voulais, que tu m'avais envoyé le chercher. Mais il ne voulait pas le croire. Alors je lui ai dit que tu voulais aussi Judas pour lui pardonner et que tu souffrais de ne pouvoir plus le faire à

cause de son suicide. Alors il a pleuré avec plus de calme. Il a voulu savoir. *Tout. Et il m'a raconté que l'herbe avait encore du Sang frais et que le manteau était tout maltraité par Judas, dont il avait trouvé un morceau de vêtement.* Je l'ai laissé parler, parler, et puis je lui ai dit : "Viens près de la Mère". Oh ! combien j'ai dû prier pour le persuader ! Et quand il me semblait avoir réussi à le persuader, et que je me levais pour venir, lui ne voulait plus. C'est seulement vers le soir qu'il est venu. Mais après avoir passé la porte, il s'est caché de nouveau dans un jardin désert en disant : "Je ne veux pas que les gens me voient. Je porte écrite sur mon front la parole : Celui qui renie Dieu". Maintenant qu'il fait tout à fait nuit, j'ai réussi à le traîner jusqu'ici."

Chapitre 616.10

Marie reste seule à prier devant la Sainte Face

Marie se met à genoux, comme le soir précédent, visage contre Visage avec le voile de Véronique et elle prie et parle avec son Fils. Forte pour donner de la force aux autres, quand elle est seule elle ploie sous son écrasante croix. Et pourtant de temps en temps, comme une flamme qui n'est plus étouffée par le boisseau, son âme s'élève vers une espérance qui en elle ne peut mourir, qui croît au contraire avec l'écoulement des heures, et elle dit aussi au Père son espérance. Son espérance et sa demande.

Chapitre 637.7, p.447

Jésus au sujet du voile et du linceul

C'est pour la joie de Marie que j'ai accompli mon premier miracle, à Cana de Galilée. Le dernier, ou plutôt les derniers, ont été faits pour son réconfort, à Jérusalem : l'Eucharistie et le voile de Véronique. L'un pour apporter une goutte de miel à l'amertume de la Femme des Douleurs. L'autre pour ne pas lui faire sentir que Jésus n'était plus sur terre. Comprenez-le une bonne fois, c'est par Marie que vous avez tout, absolument tout ! Vous devriez l'aimer et la bénir à chaque souffle.

Le voile de Véronique est aussi un point d'achoppement pour votre esprit sceptique. Hommes rationnels, tièdes, à la foi vacillante, vous qui procédez par d'arides analyses, comparez le

visage du Voile à celui du Saint-Suaire. L'un est la face d'un vivant, l'autre celle d'un mort. Mais la longueur, la largeur, les caractères somatiques, la forme, les caractéristiques sont identiques. Superposez les images, vous verrez qu'elles correspondent. C'est bien moi. J'ai voulu rappeler comment j'étais et ce que je suis devenu par amour pour vous. Si vous n'étiez pas des hommes perdus, aveugles, ces deux visages devraient suffire à vous porter à l'amour, au repentir, à Dieu.

Chapitre 640.2

Présence des Reliques à la Pentecôte

(Dans la salle de la Cène)

La Vierge, assise seule sur son siège, a à ses côtés, sur des sièges : [Pierre](#) et Jean, Pierre à droite, Jean à gauche. Mathias, le nouvel apôtre, est entre Jacques d'Alphée et le Thaddée. La Vierge a devant elle un coffre large et bas de bois foncé et qui est fermé.

Chapitre 641

(voir aussi Cahiers de 1944, dictée du 3 juin)

Vénération des reliques lors d'une messe célébrée par Pierre

Jacques et [Jude](#), c'est-à-dire les deux fils d'Alphée et cousins du Christ, étendent maintenant sur la table une nappe très blanche. Pour y arriver, ils soulèvent le coffre large et bas qui se trouve au milieu de la table, et étendent aussi sur son couvercle un linge très fin.

[L'apôtre Jean](#) va maintenant trouver Marie et lui demande quelque chose. Marie enlève de son cou une sorte de petite clef et la donne à Jean. Jean la prend, revient au coffre, l'ouvre, en rabattant la partie antérieure qui vient se coucher sur la nappe et que l'on recouvre d'un troisième linge.

À l'intérieur du coffre il y a une séparation horizontale qui le divise en deux compartiments. Dans le compartiment inférieur il y a un calice et un plat de métal. Dans le compartiment le plus élevé, au milieu, le calice qui a servi à Jésus à la Dernière Cène et pour la première Eucharistie, les restes du pain partagé par Lui, déposés sur un petit plat précieux

comme le calice. À côté du calice et du petit plat qui est posé dessus, il y a d'un côté la couronne d'épines, les clous et l'éponge. De l'autre côté un des Linceuls enroulé, le voile avec lequel Nikê avait essuyé le visage de Jésus, et celui que Marie avait donné à son Fils pour qu'il s'enveloppe les reins. Au fond il y a d'autres choses, mais comme elles restent plutôt cachées et que personne n'en parle ni ne les montre, on ne sait pas ce que c'est. Les autres, par contre, qui sont visibles, Jean et Jude d'Alphée les montrent à ceux qui sont présents et la foule s'agenouille devant elles. Cependant on ne les touche pas et on ne montre pas le calice et le petit plat qui contient le pain, et on ne déplie pas le Linceul, mais on montre le rouleau en disant ce que c'est. Peut-être Jean et Jude ne le déplient pas pour ne pas réveiller en Marie le souvenir douloureux des sévices atroces subits par son Fils.

Une fois terminée cette partie de la cérémonie les apôtres, en chœur, entonnent des prières, je dirais des psaumes, car elles sont chantées comme les hébreux le faisaient dans leurs synagogues ou dans leurs pèlerinages à Jérusalem, pour les solennités prescrites par la Loi. La foule s'unit au chœur des apôtres qui de cette façon devient de plus en plus imposant.

Enfin on apporte des pains et on les place sur le petit plat de métal qui était dans le compartiment inférieur du coffre, et aussi des petites amphores de métal elles aussi.

Pierre reçoit de Jean, qui est agenouillé de l'autre côté de la table — pendant que Pierre est toujours entre la table et le mur, donc tourné vers la foule — le plateau avec des pains, l'élève et l'offre. Puis il le bénit et le pose sur le coffre.

Jude d'Alphée, qui se tient aussi à genoux à côté de Jean, présente à son tour à Pierre le calice du compartiment inférieur et les deux amphores qui étaient d'abord près du petit plat des pains, et Pierre verse leur contenu dans le calice qu'il élève ensuite et offre comme il a fait pour le pain. Il bénit aussi le calice et le pose sur le coffre à côté des pains.

Ils prient encore. Pierre fragmente les pains en nombreuses bouchées pendant que la foule se prosterne encore davantage, et il dit :

"Ceci est mon Corps. Faites ceci en mémoire de Moi."

Il sort de derrière la table, en portant avec lui le plateau chargé des bouchées de pain, va d'abord vers Marie et lui donne une bouchée. Il passe ensuite sur le devant de la table et il distribue le Pain consacré à tous ceux qui s'approchent pour le recevoir. Il reste quelques bouchées toujours sur leur plateau que l'on dépose sur le coffre.

Maintenant il prend le calice et l'offre à ceux qui sont présents, en commençant toujours par

Marie. Jean et Jude le suivent avec les petites amphores, et ajoutent des liquides quand le calice est vide, pendant que Pierre répète l'élévation, l'offrande et la bénédiction pour consacrer le liquide. Une fois que l'on a contenté tous ceux qui demandaient de se nourrir de l'Eucharistie, les apôtres consomment le pain et le vin qui restent. Ensuite on chante un autre psaume ou un hymne et, après cela, Pierre bénit la foule qui, après sa bénédiction, s'en va peu à peu.

Marie, la Mère, qui est restée toujours à genoux pendant toute la cérémonie de la consécration et de la distribution des espèces du Pain et du Vin, se lève et va près du coffre. Elle se penche par dessus la table et touche du front le compartiment du coffre où sont déposés le calice et le petit plat qui a servi à Jésus à la Dernière Cène, et dépose un baiser sur leur bord. Le baiser est aussi pour toutes les reliques qui y sont rassemblées. Puis Jean ferme le coffre et rend la clef à Marie qui la remet à son cou. _

Chapitre 643.7

Sur les lieux de la Passion avec Jean, Marie aimerait avoir les linges du tombeau

Jean entoure de son bras ses épaules pour lui faire sentir tout son amour et lui persuader de quitter cet endroit, trop douloureux pour elle.

Ils descendent de nouveau au pied de la colline. Ils entrent dans le jardin de Joseph. Le Tombeau montre son intérieur avec sa large ouverture, qui n'est plus fermée par la pierre, qui git encore dans l'herbe, renversée sur le sol. L'intérieur est vide.

Toute trace de la Déposition et de la Résurrection est disparue. On dirait un tombeau qui n'a jamais servi. Marie baise la pierre de l'Onction, caresse les murs du regard. Puis elle demande à Jean : "Répète-moi une autre fois comment tu as trouvé les choses ici, quand tu es venu dans ce lieu avec Pierre, à l'aurore de la Résurrection."

Et Jean commence à décrire, en se déplaçant ici et là, à l'extérieur et à l'intérieur du Tombeau, comment étaient les choses, et ce qu'ils ont fait lui et Pierre, et il termine en disant :

"Nous aurions dû retirer les linges, mais nous étions tellement secoués par tous les événements de ce jour que nous n'y avons pas pensé. Quand nous sommes revenus ici, il n'y avait plus de linges."

"Ceux du Temple les auront pris pour les profaner" dit Marie toute en larmes en l'interrompant. Et elle conclut : "Même Marie de Magdala n'a pas pensé qu'il était bien de les enlever pour me les donner. Elle était trop troublée."

"Le Temple ? Non. Je pense que Joseph les a pris."

"Il me l'aurait dit... Oh ! pour un dernier affront les ennemis de Jésus les auront pris !" dit Marie en gémissant.

"Ne pleure plus, ne souffre plus. Lui désormais est dans la gloire, dans l'amour parfait et infini. La haine et le mépris ne peuvent plus le frapper."

"C'est vrai, mais ces linges..."

"Ils te donneraient de la douleur, comme t'en donne le premier Linceul, que tu n'as pas la force de déplier car, outre les traces de son Sang, il porte celles des choses immondes jetées sur ce corps très Saint."

"Celui-là, oui. Mais ces linges, non. Ils ont absorbé ce qui suintait de Lui, alors qu'il ne souffrait plus... Oh ! tu ne peux comprendre !"

Chapitre 644

Les deux linceuls

[Joseph d'Arimatee, Nicodème et Lazare arrivent de nuit dans la nouvelle résidence de Marie et Jean à Gethsemani]

Une lampe s'allume et une petite lumière tremblante filtre par une fissure de l'entrée. Une main ouvre, une tête se penche, une voix, celle de Jean, demande :

"Qui êtes-vous ?"

"Joseph d'Arimatee, et avec moi Nicodème et Lazare. L'heure est indiscreete, mais la prudence nous l'impose. Nous apportons quelque chose à Marie, et Lazare nous accompagne."

"Entrez. Je vais l'appeler. Elle ne dort pas. Elle prie là-haut, dans sa petite pièce, sur la terrasse. Cela lui plaît tellement !" dit Jean.

(...)

Nous voulons que tu puisses, même pour la première d'elles, avoir ce souvenir de Lui à montrer aux fidèles pour les confirmer dans la foi et sans que cela te fasse trop souffrir."

Et Joseph lui présente un rouleau volumineux enveloppé dans un drap rouge foncé qu'il avait jusqu'à ce moment tenu caché sous son manteau.

"Qu'est-ce ? demande Marie en pâissant. Ses vêtements, peut-être ? Ceux que je Lui ai faits pour... Oh !"

Et elle pleure.

"Nous n'avons pu les trouver à aucun prix. Qui sait, comment et où, ils ont fini ! répond Lazare, et il ajoute : Mais ceci aussi est un de ses vêtements, son dernier vêtement. C'est le Linceul propre dans lequel fut enveloppé le très Pur après la torture et — bien que rapide et relative — et la purification de ses membres souillés par ses ennemis, et l'embaumement sommaire. Joseph, quand Lui ressuscita, les retira tous les deux du Tombeau et les porta chez nous, à Béthanie, pour empêcher qu'ils ne soient soumis à des profanations sacrilèges. Dans la maison de Lazare, les ennemis de Jésus n'osent pas beaucoup se hasarder, et moins que jamais depuis qu'ils savent comment Rome a blâmé la conduite de Ponce Pilate. Puis, après un premier temps, le plus dangereux, nous t'avons donné le premier Linceul et Nicodème a pris l'autre et l'a porté dans sa maison de campagne."

(...)

Pour les Linceuls, ensuite, j'ai pensé, d'autant que je ne suis plus hébreu et donc plus sujet à l'interdiction du Deutéronome [2] sur les sculptures et représentations, de faire, comme je sais le faire, une statue de Jésus Crucifié — j'emploierai un de mes cèdres géants du Liban — et de cacher à l'intérieur un des Linceuls, le premier, si toi, Mère, tu nous le rends.

Cela te ferait toujours trop de mal de le voir, parce que sur lui sont visibles les immondices avec lesquelles Israël a frappé de manière sacrilège le Fils de son Dieu. En outre, certainement par suite des secousses reçues dans la descente du Golgotha, secousses qui déplacèrent continuellement sa tête martyrisée, l'image est si confuse qu'il est difficile de la distinguer. Mais pour moi cette toile, bien que l'image soit confuse et qu'elle soit souillée, m'est toujours chère et sacrée parce que sur elle il y a toujours de son sang et de sa sueur. Cachée dans cette sculpture, elle sera sauvegardée, car aucun israélite des hautes classes n'osera jamais toucher une sculpture. ■ Mais l'autre, le second Linceul qui fut sur Lui depuis le soir de la Parascève jusqu'à l'aurore de la Résurrection, doit te revenir. Et — je t'en

avertis, pour que tu ne sois pas trop émue en la voyant — et sache que plus les jours ont passé et plus sa figure est apparue nettement, comme elle était après qu'on l'a eue lavée. Quand nous l'avons enlevée du Tombeau elle paraissait avoir simplement conservé l'empreinte de ses membres couverts par les huiles auxquelles s'étaient mêlées des traces de sang et de sérosités venant des nombreuses blessures. Mais, ou bien par un processus naturel, ou, ce qui est bien plus certain, par une volonté surnaturelle, un de ses miracles pour te donner une joie, plus le temps avançait, plus l'empreinte devenait précise et claire. Il est là, sur cette toile, beau, majestueux, bien que blessé, serein, paisible, même après tant de tortures. As-tu le courage de le voir ?"

"Oh ! Nicodème ! Mais c'était mon suprême désir ! Tu dis qu'il a l'air paisible... Oh ! pouvoir le voir ainsi et non avec cette expression torturée qu'il a sur le voile de Nikê" répond Marie en joignant les mains sur son cœur.

644.7 - Alors les quatre déplacent la table pour avoir plus de place, puis avec Lazare et Jean d'un côté, Nicodème et Joseph de l'autre, ils déroulent lentement la longue toile. On voit d'abord la partie dorsale, en commençant par les pieds, puis, après la quasi jonction des têtes, la partie frontale. Les lignes sont bien claires, et claires les marques, toutes les marques de la flagellation, de la Couronne d'épines, frottements de la croix, contusions des coups qu'il a reçus et des chutes qu'il a faites, et les blessures des clous et de la lance.

Marie tombe à genoux, baise la toile, caresse les empreintes, baise les blessures. Elle est angoissée, mais aussi visiblement contente de pouvoir avoir cette surnaturelle, miraculeuse image de Lui"

644.8 - Après l'avoir vénérée elle se tourne et dit à Jean, qui ne peut être près d'elle, occupé comme il l'est à tenir un coin de la toile :

"C'est toi qui le leur as dit, Jean. Il n'y a que toi qui as pu le dire car toi seul connaissais le désir que j'en avais."

"Oui, Mère, c'est moi. Et je n'ai pas achevé de leur dire ton désir que tout de suite ils y ont adhéré. Ils ont pourtant dû attendre le moment favorable pour le faire..."

"C'est-à-dire une nuit très claire pour pouvoir venir sans torches et sans lanternes, et une période sans solennités réunissant ici, à Jérusalem et dans son voisinage, le peuple et les notables, et cela par prudence..." explique Nicodème.

"Et moi, je suis venu avec eux pour plus de sécurité. Comme maître du Gethsémani, il m'était

permis de venir voir l'endroit sans attirer l'attention de quelque individu... chargé de surveiller toutes choses et toutes gens" termine Lazare.

"Que Dieu vous bénisse tous. Pourtant les frais des Linceuls, c'est vous qui les avez faits... Et ce n'est pas juste..."

"C'est juste, Mère. Moi, j'ai eu du Christ, ton Fils, un don que l'on ne se procure pas à prix d'argent : la vie qu'il m'a rendue après quatre jours de tombeau, et auparavant la conversion de ma sœur Marie. Joseph et Nicodème ont eu de Jésus la Lumière, la Vérité, la Vie qui ne meurt pas. Et toi., toi, avec ta douleur de Mère, et ton amour de Mère très sainte pour tous les hommes, tu as acquis non pas une toile, mais tout le monde chrétien, qui sera toujours plus grand, pour Dieu. Il n'y a pas d'argent qui puisse compenser ce que tu as donné. Prends cela au moins. C'est à toi. Il est juste qu'il en soit ainsi. Marie, ma sœur, est aussi de cet avis. Elle l'a toujours pensé, depuis le moment où il est ressuscité, et plus encore depuis qu'il t'a quitté pour monter vers le Père" lui répond Lazare.

■ 644.9 - "Et qu'il en soit ainsi alors. Je vais prendre l'autre. Il m'est en fait si douloureux de le voir... Celui-ci, c'est différent. Il donne la paix, celui-ci ! Car Lui ici est serein, en paix désormais. Il paraît sentir déjà, dans son sommeil mortel, la vie qui revient, et la gloire que personne ne pourra jamais plus atteindre et abattre. Maintenant je ne désire plus rien, sauf de me réunir à Lui. Mais cela arrivera au moment que Dieu a fixé et de la manière dont Il l'a fixé. Je m'en vais. Et que Dieu vous donne à vous le centuple de la joie que vous m'avez donnée."

Elle prend avec respect le Linceul que les quatre ont replié, sort de la cuisine, monte rapidement l'escalier... Et redescend bientôt et elle entre avec le premier Linceul. Elle le remet à Nicodème qui lui dit :

"Que Dieu te remercie, Femme. Maintenant nous partons, car l'aube approche et il vaut mieux être à la maison avant que la lumière se lève et que les gens sortent de leurs maisons."

Les trois la vénèrent avant de partir et puis, rapidement pour reprendre la route qu'ils ont prise pour venir, ils se dirigent vers une des grilles du Gethsémani, la plus proche du chemin qui mène à Béthanie.

Chapitre 649.1

(Peu avant la Dormition de Marie)

Marie referme le coffre de ses souvenirs et des reliques

Marie, dans sa petite pièce solitaire, élevée sur la terrasse, est toute vêtue de lin blanc, soit pour le vêtement qui la couvre entièrement, soit pour son manteau fermé à la base du cou, et qui descend derrière ses épaules, soit pour le voile très fin qui descend de sa tête. Elle est en train de ranger ses vêtements et ceux de Jésus, qu'elle a toujours conservés. Elle choisit les meilleurs. Il y en a peu. Des siens, elle prend le vêtement et le manteau qu'elle avait sur le Calvaire; de ceux de son Fils, un vêtement de lin qu'il portait habituellement en été, et le manteau retrouvé au Gethsémani, encore taché du sang qui avait coulé et de la sueur sanguinolente de cette heure terrible.

Après avoir plié soigneusement ces vêtements, et baisé le manteau taché de sang de son Jésus, elle se dirige vers le coffre où se trouvent, maintenant depuis des années, rassemblées et conservées les reliques de la dernière Cène et de la Passion. Elle rassemble tout dans un seul compartiment, celui de dessus, et place tous les vêtements dans le compartiment inférieur.

649.2 - Elle est occupée à fermer le coffre quand Jean, monté sans bruit sur la terrasse et qui s'est avancé pour regarder ce que faisait Marie, peut-être impressionné par sa longue absence de la cuisine, où elle doit être montée pour passer les heures de la matinée, la fait se retourner en lui demandant :

"Que fais-tu, Mère ?"

"J'ai rangé tout ce qu'il est bien de conserver. Tous les souvenirs... Tout ce qui témoigne de son amour et de sa douleur infinis."

Chapitre 649.10

Marie confie le précieux coffre à Jean

Chapitre 650.7

Jean recueille les objets de Marie

« Et maintenant recueillons ce qui reste d'elle. Les fleurs tombées de ses vêtements, les feuillages des oliviers restés sur le lit, et conservons-les. Tout servira... Oui, tout servira pour aider et consoler mes frères que j'ai en vain attendus. Tôt ou tard, je les retrouverai... »

Il ramasse aussi les pétales des fleurs qui se sont effeuillées en tombant, et rentre dans la pièce en les gardant dans un pli de son vêtement.

Chapitre 650.9

(Après l'Assomption de Marie)

Les reliques de Marie sont enfermées dans le coffre

Jean ramasse maintenant dans un linge les fleurs et les feuillages restés sur le lit, y met ceux qu'il a ramassés dehors, et il les dépose tous sur le couvercle du coffre. Puis il l'ouvre et y place le coussinet de Marie, la couverture du lit. Il descend dans la cuisine, rassemble les autres objets dont elle se servait : le fuseau et la quenouille, sa vaisselle, et les met avec les autres choses. Il ferme le coffre et s'assoit sur le tabouret en s'écriant

« Maintenant tout est accompli aussi pour moi ! Maintenant je puis m'en aller, librement, là où l'Esprit de Dieu me conduira. Aller ! Semer la divine Parole que le Maître m'a donnée pour que je la donne aux hommes. Enseigner l'Amour. L'enseigner pour qu'ils croient dans l'Amour et sa puissance. Leur faire connaître ce qu'a fait le Dieu-Amour pour les hommes. (...) »